
NORMAN
MACLEAN
LA PART DU FEU
Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Jean Guiloineau et Laure Jouanneau-Lopez
Rivages

Né en 1902, Norman Maclean a grandi à Missoula (la ville de Raymond Carver et Richard Brautigan), dans le Montana, un cadre qui façonnera aussi bien sa vie que ses écrits. Auprès de son père, pasteur presbytérien, il apprend à lire, à écrire et à pêcher à la mouche.
Il a été professeur d'anglais à l'université de Chicago, et c'est seulement après quarante années d'enseignement qu'il se met à écrire les histoires qu'il aime passionnément raconter.
Paru en 1976, *Et au milieu coule une rivière* est son unique roman, qu'il considérait comme un « long poème d'amour » dédié à sa famille. Adapté au cinéma en 1991 par Robert Redford, il a marqué plusieurs générations d'écrivains et de lecteurs dans le monde entier.
Malgré une brève bibliographie, Norman Maclean est l'une des figures de proue de l'école du Montana, où l'on retrouve aussi, et entre autres, Thomas McGuane (qui fit découvrir *Et au milieu coule une rivière* à Robert Redford), Jim Harrison, Pete Fromm, Peter Heller et Rick Bass.

Le 5 août 1949, une équipe de quinze pompiers parachutistes est lâchée sur un incendie qui vient de se déclarer à Mann Gulch, aux portes des Rocheuses, dans le Montana. Deux heures plus tard, dix d'entre eux sont morts, et deux autres ne survivront qu'une nuit de plus à leurs brûlures.

Norman Maclean se rend pour la première fois sur les lieux du drame alors que le feu brûle encore. Hanté par le sort de ces jeunes hommes, il passera les quatorze dernières années de sa vie à analyser le déroulement des faits minute par minute, explorant les points de vue des survivants et des victimes, mais aussi du feu, du vent et des montagnes, dans une quête obsessionnelle de la vérité.

Fabuleux conteur, à qui l'on doit le mythique *Et au milieu coule une* rivière, Norman Maclean nous fait pénétrer dans le cœur du brasier et élève la catastrophe au rang de l'épopée.

Sa description de la conflagration terrifie, mais c'est sa bataille avec les mots, son effort pour transformer l'histoire de ces hommes en tragédie, qui font de ce livre un classique, New York Times Book Review

Norman Maclean

La Part du feu

Traduit de l'anglais par Jean Guiloineau
et Laure Jouanneau-Lopez

Préface de Pete Fromm
Postface de Timothy Egan
Traduites par Laure Jouanneau-Lopez

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Delphine Valentin

Titre original :
Young Men and Fire
Licensed by The University of Chicago Press,
Chicago, Illinois, U.S.A.

Couverture : © Tom Haugamat

© The University of Chicago Press
Foreword to the 25th anniversary edition, 1992
© Timothy Egan All rights reserved, 2017
© Pete Fromm, 2024
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2024
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-6397-1

Errance

Préface de Pete Fromm

Lors de mon dernier semestre d'automne à l'université du Montana, j'étais tout sauf un étudiant motivé. En casant l'intégralité de mes cours les lundis, mercredis et vendredis, et en m'arrangeant avec le professeur d'écologie végétale – je pouvais sécher du moment que j'avais bien lu le livre au programme et, au lieu de passer les examens comme tout le monde, j'aurais droit à une évaluation individuelle de deux heures –, j'ai réussi à libérer mes mardis et mes jeudis. L'année touchait à sa fin lorsque je me suis rendu compte que ce professeur était l'auteur du livre en question.

Mais ça, c'était après la fin de la saison de chasse – saison que j'avais passée de l'autre côté de la ligne de partage des eaux, nuit après nuit, un sac de couchage jeté dans l'herbe, un feu minuscule au bout d'un ruisseau marécageux accumulé le long de la rivière Missouri. La Voie lactée se déversait dans le ciel au-delà des lumières des villes, et les longues plaintes des oies des neiges qui migraient la nuit descendaient des étoiles alors que je me blottissais près des flammes mourantes, et que je m'efforçais de lire *Les Aventures de Nick Adams* d'Hemingway à leur lueur vacillante.

J'employais chaque heure du jour à parcourir collines, plateaux et falaises qui se jetaient dans l'eau, à grimper pour surplomber l'entaille du Missouri et atteindre les plaines d'herbe dorée, les trembles et les saules jaunis par l'automne qui saturaient les vallées, les pentes raides débouchant sur de petites étendues de pins et d'épicéas, les cuvettes sous les sommets couverts de neige. Les wapitis traversaient le paysage, les cerfs de Virginie jaillissaient des sous-bois et les cerfs hémiones trouvaient refuge dans les crevasses, les grandes touffes d'herbe et les figuiers de Barbarie, mais c'étaient les oiseaux qui m'intéressaient, les perdrix grises, les tétras à queue fine et les grouses qui s'élançaient à tout moment, dans un bruissement d'ailes, un essor à couper le souffle, remplissant soudain le vide du spectacle de leur vol extravagant.

Avant que s'ouvre la saison du gros gibier, j'avais ce territoire vaste et dense, sur des kilomètres et des kilomètres, pour moi seul. Chaque jour, c'était la même rengaine : lové autour du feu, je ne parvenais pas à justifier un retour à Missoula pour les cours du lundi alors que je n'avais rien le lendemain. Et le mardi soir, je pouvais avoir recours au même raisonnement : pourquoi retourner à l'université le mercredi quand mon jeudi était libre ? Et le vendredi : en séchant une journée de plus, tout un week-end s'offrait à moi.

Mon éducation, au sens académique du terme, en a pris un coup. Mais je me portais comme un charme.

Après une journée passée sur le grand replat, et tandis que s'évanouissait l'impossible espoir de marcher dans un océan d'herbes folles, secouées par les vents imparables, sachant qu'ici ou là, ou encore là, n'importe où, une horde de perdrix pourrait surgir dans le ciel, j'ai décidé autour d'un café à l'aube de me dispenser des salles de

classe, préférant escalader le canyon le plus escarpé du coin, une dégringolade sèche de trembles rabougris par le vent au pied des hautes montagnes.

Les cerfs hémiones m'observaient de leur refuge au fond de la ravine tandis que je grimpais. Les tétras-lyres s'installaient souvent au même endroit, au fond de la cuvette, où une source leur avait créé un fourré presque impénétrable. Je résistais rarement à la tentation de me frayer un chemin dans cet amas de broussailles, poussé par l'espoir, griffé par la morelle rostrée et l'aubépine, aveuglé par un labyrinthe de feuilles, la plupart du temps récompensé par le roulement de tambour assourdissant d'un grand tétras-lyre que je ne voyais jamais quitter le secteur.

Plus haut dans la montée, les trembles rachitiques formaient un abri tout aussi hermétique, bien que beaucoup plus vaste, qui avait la préférence des gélinottes huppées. Un sentier de chevreuil le traversait, il fallait l'emprunter à quatre pattes, recroquevillé, les feuilles jaunes tachetées de noir vacillant à la moindre brise, mouvement ininterrompu dont le plus fragile tremblement pouvait être le sursaut léger d'un tétras en fuite. Le plus souvent, quand une gélinotte s'échappait, je ne l'apercevais pas, ou alors le fouillis de branches était trop dense pour même penser à mettre mon fusil en joue. Et pourtant, je ne pouvais réprimer un sourire devant l'absurdité de la situation, devant ces endroits sublimes et désespérés qui m'attiraient encore et encore, parce que cette fois-ci, peut-être, serait la bonne.

Mais non, toujours pas. J'ai atteint la seule clairière au milieu de cet enchevêtrement, une jonchée soudaine de touffes d'herbe et de troncs balafrés par le feu qui jadis avait consumé de grands arbres, les ancêtres, peut-être,

des pins Ponderosa aux longues aiguilles qui parsemaient le bord opposé de la cuvette. Les blocs de rochers polis, noirs comme de la suie, dégringolés des falaises et enfoncés dans les herbes hautes, me prenaient toujours au dépourvu – sur le moment, je pensais inévitablement à un ours.

J'ai poursuivi mon chemin avec prudence, pas après pas, prêt à armer mon fusil, et dans l'antre des trembles l'espoir d'un jour nouveau s'est évanoui. Malgré tout, j'avançais et j'observais, je recommençais, toujours en quête, me répétant que cette fois-ci, je les verrais avant qu'elles remarquent ma présence, que cette fois-ci, j'aurais ma chance.

Puis je suis sorti du fourré, j'ai entamé le dernier raidillon dans l'herbe et le gravier, encombré de vieux troncs brûlés et empilés comme des baguettes de mikado, avant d'atteindre le bord de la cuvette, qui disparaissait dans un vaste canyon, long et désert, menant à la rivière Missouri et exposé à l'ouest, tellement battu par les vents que la repousse se limitait à quelques herbes, éparses et esseulées, qui s'accrochaient aux rochers brisés et aux arbres couchés.

Il n'y avait pas la moindre trace d'espoir dans ce ravin, même si je ne manquais jamais d'en parcourir le dernier tronçon jusqu'au sommet, pour être fouetté par le vent, pour qu'il me bouscule et me berce, pour qu'il me coupe le souffle et m'assèche les yeux, pour que cette force sauvage, imparable, m'arrache un sourire.

Mais ce jour-là, rien ne bougeait dans l'air. J'ai contemplé le vallon accidenté et désolé, et j'ai songé que peut-être – peut-être – il pourrait y avoir quelques perdrix grises tapies dans les rochers, blotties autour des bosquets, immobiles. Ainsi, après avoir passé des années

à observer ce ravin stérile de loin puis à m'en détourner, je l'ai descendu pour la première fois, en longeant la paroi nord, une randonnée ardue, où l'herbe cinglait les mollets, où les pierres effritées et fracturées roulaient sous mes bottes. Un désespoir supplémentaire qui m'était insupportable.

De temps à autre, je marquais une pause, je tournais le dos au vent et m'essuyais les yeux pour être en mesure, au cas où un évènement improbable se produirait, l'envol d'un oiseau par exemple, de voir au-delà de cet écran larmoyant.

J'approchais déjà de la crête nord et je baissais les bras, j'allais en franchir le sommet, redescendre vers le Missouri et mon campement, avancer dans la vallée de Willow Creek, où j'aurais une dernière chance d'apercevoir les gélinottes huppées cachées dans leur abri. Et ce serait tout pour cette journée.

C'est alors que je suis tombé sur une croix en béton, inclinée et grise, presque dissimulée par les hautes herbes, rongée par les intempéries et prise dans le lichen, semée de taches noires et orangées.

Je me suis figé, j'ai relevé la tête et lancé un regard à la ronde, comme si j'espérais trouver une explication. J'ai pensé aux pionniers, aux premiers colons, à une sépulture ancienne, mais il n'y avait aucun indice, rien au-delà du vent, des rochers, de l'herbe, des troncs d'arbres noircis et pourris.

Hormis une deuxième croix, puis une autre. Et d'autres encore.

En me déplaçant avec précaution, comme si je traversais ce cimetière de montagne sur la pointe des pieds, j'ai grimpé de croix en croix sans rien comprendre, si ce n'est

que des personnes – beaucoup de personnes – étaient mortes ici.

Désormais effrayant, l'implacable vent me poussait encore, jusqu'à ce que j'aie envie de déguerpir. J'ai gravi la colline trop raide en titubant parmi les croix, franchi l'amoncellement de rochers sur la crête, et je suis redescendu hors sentier, suivant un itinéraire différent de celui que j'avais emprunté dans la matinée.

Je me suis dirigé vers le nord, qui n'était pas plus prometteur, vaguement accroché à l'idée d'apercevoir des oiseaux, étrangement ébranlé par mon errance.

J'ai regagné le ruisseau au crépuscule et je l'ai longé en aval pour rejoindre le campement, essayant de penser aux gélinottes qui aimaient les vallées, mais pressé de rentrer, et peut-être de pêcher un saumon dans le barrage des castors pour le dîner, et de faire comme si de rien n'était.

Mais cette nuit-là, de nouveau penché sur mon feu minuscule, les cris des oies des neiges sont arrivés jusqu'à moi – un son funèbre et distant – et je n'ai rien lu, perdu dans le ravin, au milieu de ces constellations de croix éparpillées sur la pente raide.

Au matin, le garde forestier, un vieil ami, est passé voir ce que je fichais, moi, le seul être humain à des kilomètres à la ronde, et je lui ai raconté ma découverte de la veille. Il a hoché la tête :

« Cet endroit colle la frousse, pas vrai ? »

J'ai acquiescé.

« On dirait qu'il est hanté. »

Puis il m'a parlé des pompiers qui y étaient morts.

« Un aller simple pour l'au-delà. Des gamins, dans les années quarante. »

Un aller simple pour l'au-delà. Il y avait trente ans à peine. Peut-être quarante. Quasiment le double de mon

âge. Je visualisais leurs bottes, leurs efforts pour ne pas déraper sur les rochers, la ruée des flammes et le rugissement du vent dans leur dos, la côte incroyablement escarpée devant eux.

La Part du feu a été publié dix ans plus tard. Maclean a ressuscité la mémoire de ces hommes et de ces garçons, et j'ai énormément appris sur ce qui s'était déroulé le jour du fameux voyage pour l'au-delà.

J'y suis souvent retourné, pour les mêmes raisons que lors de cette première rencontre fortuite, en quête d'oiseaux, de cerfs parfois, mais le plus souvent j'ai évité de descendre dans le ravin, un endroit funeste marqué par la terreur, le deuil et le souvenir. Il a été célèbre un certain temps, et les croix se sont effritées, plus tard remplacées par des bornes en granit sur lesquelles sont gravés les noms des morts.

Aujourd'hui encore, près de quarante ans après ma première visite à Mann Gulch, l'endroit exerce sur moi la même fascination, et il m'arrive de succomber et d'y dégringoler. Je ne sais pas exactement pourquoi. Pour constater, peut-être, à quel point tout peut vite basculer, et se perdre à jamais ?

C'est possible. Il est bon, de temps à autre, d'en prendre conscience – quand on est dans la fleur de la jeunesse, flamboyante et pleine de promesses, ou comme aujourd'hui, quand l'ascension est plus lente, le souffle moins régulier – et de se remémorer ce que l'on sait déjà. Tout peut soudain disparaître.

C'est précisément ce que Maclean nous offre dans *La Part du feu*.

Tandis que je dépasse considérablement la longévité
biblique de trois fois vingt ans plus dix, je ressens
avec une intensité croissante que je suis en mesure
d'exprimer ma gratitude d'être encore là
où se trouve l'oxygène sur la croûte terrestre
rien qu'en évitant de rester figé sur ce que j'ai
jusqu'ici connu et aimé. Tandis que l'oxygène perdure,
il y a de nouvelles choses à aimer, surtout
si la compassion est une forme d'amour.

Norman Mclean
Notes possiblement rédigées en vue
d'une épigraphe pour *La Part du feu*,
le 4 décembre 1985

Le fantôme noir

C'est quelques jours après le 10 août 1949 que j'ai vu pour la première fois l'incendie de Mann Gulch et que j'ai commencé à prendre part, sans en avoir vraiment conscience sur le moment, à son histoire. J'arrivais de l'est pour passer quelques semaines dans mon chalet au bord du lac Seeley, dans le Montana. La factrice de la petite ville en dessous du lac m'a parlé de l'incendie et m'a raconté comment treize pompiers parachutistes du Service des forêts étaient morts brûlés vifs le 5 août alors qu'ils essayaient d'atteindre une crête au-dessus d'un accident thermique dans une herbe haute et sèche. Dans la petite ville au bord du lac Seeley et toute la campagne alentour, il n'y a que des touristes qui viennent pour l'été et des gardes forestiers, et comme ces derniers sont les seuls résidents permanents, toutes les boîtes aux lettres du bureau de poste leur sont dédiées – la factrice finit donc par les connaître et, en bavardant avec eux, elle en apprend beaucoup sur les forêts et les incendies. Comme nous sommes de vieux amis, elle et moi (je reçois aussi mon courrier à la poste), elle me racontait chaque jour les dernières nouvelles des pompiers parachutistes, étudiants pour la plupart. Au bout d'une semaine, je me suis

rendu compte qu'il fallait que je voie l'incendie de Mann Gulch de mes propres yeux pendant qu'une partie brûlait encore.

Je savais bien sûr qu'un incendie d'une telle ampleur brûlerait encore longtemps après avoir été maîtrisé. J'avais travaillé pour le Service des forêts pendant la Première Guerre mondiale, quand on manquait d'hommes et que je n'avais que quinze ans, quatre ans de moins que Thol, le plus jeune des disparus de Mann Gulch, si bien qu'à son âge, j'avais déjà lutté contre plusieurs grands incendies. Je savais, par exemple, que l'incendie de Mann Gulch brûlerait encore longtemps parce qu'au mois de novembre, j'étais retourné avec mon père chasser le cerf à l'endroit où j'avais combattu un immense incendie pendant l'été et, à ma grande surprise, j'avais constaté que des souches et des arbres abattus brûlaient toujours – des trous sombres dans la neige laissaient échapper de la fumée.

Mais même si je savais que des volutes de fumée continueraient probablement à s'élever de Mann Gulch jusqu'au mois de novembre, le jour est arrivé, à la mi-août, où je n'ai plus supporté les bavardages du bureau de poste sur l'incendie. J'avais même une petite idée de ce qui me poussait à aller le voir immédiatement. Autrefois, j'avais vu un fantôme, et ce fantôme m'habitait de nouveau.

Le grand incendie qui avait brûlé jusqu'à la saison de chasse avait eu lieu à Fish Creek, à 15 kilomètres par le sentier, d'après mon souvenir, des sources chaudes de Lolo. Il y avait beaucoup de cerfs à Fish Creek, et les quelques fermiers qui s'étaient enterrés là gagnaient leur vie en ajoutant aux maigres récoltes de leur jardin plein de caillasse l'argent que leur donnaient les chasseurs pour

lesquels, du jour au lendemain, ils transformaient à l'automne leur cabane en refuge de chasse. À cette époque, les cerfs représentaient une part importante de leurs revenus et de leur nourriture. Ils avaient du gibier sur leur table douze mois par an, et les gardes-chasses ne leur cherchaient jamais des noises s'ils abattaient des cerfs hors saison, tant qu'ils ne se vantaient pas de violer la loi impunément.

Ceux d'entre nous qui appartenaient à l'équipe de lutte contre le feu envoyée du poste de garde à Lolo étaient persuadés que le feu avait été allumé par un fermier. Le Service des forêts avait délivré une autorisation pour qu'un grand troupeau de moutons d'environ mille bêtes puisse paître le long d'un des principaux affluents de Fish Creek, et vous savez sans doute – les chasseurs, eux, le savent – que les moutons rasent l'herbe de si près qu'il ne reste plus rien pour les cerfs. Les chasseurs disent même qu'une sauterelle n'aurait plus de quoi survivre. L'incendie avait démarré à l'entrée du canyon de l'affluent de Fish Creek, dans l'espoir, supposait-on, que le feu remonterait le canyon, encaissé par des parois à pic, sans aucune issue. Pour un chasseur de cerfs, c'était l'endroit idéal où faire mourir un troupeau. L'incendie, cependant, a brûlé non seulement en amont de l'affluent, mais aussi en aval, où il a progressé dans le parc national, pouvant causer au paysage des dégâts considérables. Nous avons d'abord essayé d'utiliser Fish Creek comme coupe-feu, en espérant bloquer l'incendie au bord de l'eau, mais quand il a atteint les épaisses broussailles sur la rive, le feu n'a même pas pris le temps de reculer avant de s'élancer et de passer de l'autre côté. C'est nous qui avons dû reculer à toute vitesse. À cet endroit, l'affluent de Fish Creek coule dans un canyon si étroit et sinueux que le sentier

principal qui en longe le cours se trouve sur le versant ; nous sommes donc remontés jusque-là, jusqu'à ce sentier qui devait être notre seconde ligne de défense.

C'est là que je me trouvais quand les flammes ont sauté par-dessus le sentier. Au début, ce n'était pas plus impressionnant qu'un feu de camp dont on s'approche pour se réchauffer les mains, ça n'avait rien d'un incendie qui, en quelques minutes, est susceptible de n'épargner que vos restes, prostrés en position de prière, votre ceinture pour tout accessoire. Pendant un instant, j'aurais pu l'enjamber pour le combattre par l'amont et, une fois plus imposant, j'aurais encore pu en faire le tour. Au lieu de ça, je l'ai attaqué d'où je me trouvais, pour la simple raison qu'on nous apprend à réagir au plus vite. Il ne m'est pas venu à l'esprit une seule seconde que j'avais différentes options. Je n'ai même pas remarqué – pas avant d'y retourner le lendemain – que si j'avais enjambé le foyer, je me serais retrouvé du côté où les flammes auraient rapidement atteint un fourré de cèdres dont les aiguilles tombées par terre formaient un tapis humide et bien épais, dans lequel le feu n'aurait pas eu d'autre choix que ramper et couver.

Le feu qui s'élevait dans ma direction, du ruisseau bordé de touffes d'herbe trompeuses, ne s'est arrêté qu'un instant en atteignant le sentier que nous espérions utiliser comme coupe-feu. L'herbe n'était pas compacte comme les broussailles de chaque côté de la rivière. À cet endroit, le feu s'est balancé d'avant en arrière comme un athlète de saut en longueur. Il a sauté. Un par un, d'autres brasiers similaires ont atteint le sentier et pris leur élan pour le franchir.

J'ai abandonné et je me suis mis à gravir la pente. Contrairement aux garçons de Mann Gulch, qui n'ont

pas couru avant d'atteindre le sommet, je me suis élancé du fond du canyon. D'après leur témoignage, les survivants de Mann Gulch n'ont pas eu peur avant les 100 derniers mètres. Mon témoignage, c'est que j'ai eu peur jusqu'au sommet, et que toutes les sensations – la peur, la soif, l'envie de faire une pause pour prier – sont devenues impossibles à distinguer de la fatigue. En revanche, contrairement à l'incendie de Mann Gulch, il n'y a pas eu d'accident thermique dans mon dos ; il n'y a pas eu dans le ciel des flammes de 60 mètres de haut. Mais le feu était devant et derrière moi et je ne pouvais que monter. Au-dessus, il y avait des petits foyers annexes de branches embrasées. Tandis que je courais, ces foyers m'ont détourné de ma route en se fondant les uns dans les autres et en formant une avalanche de feu qui gravissait et dévalait la montagne en même temps. Je ne cessais de chercher des échappées, signalées par des trous dans la fumée. Derrière moi, là où je n'osais pas regarder, l'incendie principal n'était que bruit et chaleur, un grondement sourd comme un train de marchandises. Là où les foyers étaient plus faibles, on aurait cru que le train avait ralenti pour traverser un pont ou peut-être entrer dans un tunnel. L'un ou l'autre, parce qu'en quelques secondes, il rugissait à nouveau et regagnait du terrain. À certains moments il était si proche qu'il émettait un son d'os brisés, et il n'y avait que les miens à des kilomètres à la ronde. Puis il entrait dans un tunnel et je reprenais espoir. Mais qu'il gronde ou qu'il craque, j'étais terrifié. Assoiffé. Épuisé.

À mi-chemin ou presque du sommet, quand le rugissement de l'incendie principal s'est réduit pendant un instant à un fracas de wagons vides, j'ai entendu une voix qui venait d'en haut : « Tu t'en sors, fiston ? » Elle descendait

du ciel en même temps qu'une branche enflammée ou elle appartenait peut-être à un membre de notre équipe de fortune que je n'avais encore jamais vu. La seule chose que j'ai remarquée d'emblée, c'est qu'il ne dérapait pas parce qu'il portait une bonne paire de chaussures d'escalade à crampons.

Pour qu'il sache si le fiston s'en sortait ou non, j'ai répondu sans me retourner : « Je n'arrête pas de glisser en arrière. » J'ai montré mes chaussures.

C'était mon deuxième été au Service des forêts, je savais donc ce qu'étaient de bonnes chaussures d'escalade et je savais aussi que de gros clous ne suffisent pas à les faire adhérer dans la pente, en particulier quand elle est glissante et couverte d'herbe, mais j'étais jeune et j'essayais de fuir les dures réalités de la vie d'adulte consistant à consacrer la moitié d'un salaire à s'acheter du bon matériel. J'étais donc allé dans une boutique de surplus militaire où j'avais trouvé une paire de chaussures rescapées de la Première Guerre mondiale. Elles ne valaient pas cher et les crampons étaient en fin de vie, aussi je les avais cloutées, mais la tête des clous s'était vite usée pour devenir lisse comme des patins à glace. Le fantôme en crampons grimpait tout droit sans jamais glisser, tandis que je devais progresser en zigzag, en enfonçant la pointe de mes semelles dans le sol.

M'apitoyer sur moi-même me donnait l'impression que j'étais incapable d'aller plus loin ; la terreur m'épuisait ; attendre que le fantôme en crampons vienne m'aider m'épuisait ; avoir soif au point de ne plus pouvoir articuler pour appeler au secours m'épuisait. Quand on se retrouve encerclé par un feu à flanc de colline, tout devient source d'épuisement – la peur, la soif, la terreur, une convulsion de la chair qui veut encore vivre.

À y regarder de plus près, mourir brûlé sur une montagne, c'est mourir au moins trois fois et non pas deux comme énoncé plus haut – d'abord, alors qu'on est à distance du feu, on atteint le seuil de la mort dans ses bottes et dans ses jambes ; puis, quand on échoue, on sombre dans un monde de vapeurs inconnues et d'étincelles bleues et rouges où l'oxygène manque, et on meurt dans ses poumons ; enfin, on tombe en prière dans l'incendie principal qui ravage tout, et si on est catholique, de soi il ne restera qu'une croix.

Le fantôme noir capable de grimper en ligne droite est arrivé près de moi et m'a regardé. Je lui ai rendu son regard, pris de peur. Le fantôme noir avait un visage rouge. Dans une situation plus apaisée, il aurait pu être alcoolique, mais là, ce devait être le reflet des flammes. « Est-ce que je peux t'aider ? » m'a demandé le visage pourpre, redevenant une voix.

Je pensais qu'on ne pouvait plus m'aider, mais j'ai ravalé ma soif pour retrouver mes mots et dire : « Oui. » Quand j'en ai été capable, j'ai ajouté : « Oui, merci. »

Le fantôme noir s'est rapproché, sur son visage le rouge brûlait intensément. Puis, soudain, sur ce visage, il y a eu une explosion, le reflet d'un événement derrière lui ou en lui, et il m'a donné une gifle.

« Mon Dieu », ai-je dit en chancelant sur le flanc de colline. Tout ce que je savais tandis que je titubais, c'était que je serais probablement incapable de me relever d'une chute. J'ai éclaté en sanglots, vacillant, mais toujours debout. Quand j'ai pu reprendre mon souffle et retenir l'air chaud dans mes poumons, j'ai hurlé, en particulier quand je me suis rendu compte que tout ce qui pouvait me sauver désormais, c'était mes chaussures en surplus de l'armée. Toujours en larmes, je me suis mis à gravir

la pente presque tout droit, presque sans glisser, jusqu'à atteindre l'endroit où le fantôme m'avait infligé une gifle. Je m'y suis arrêté pour comprendre ce qui s'était passé, mais il était tout là-haut et me regardait à l'entrée d'une grotte qui, de temps en temps, s'ouvrait dans un à-pic de flammes rouges.

C'est tout ce que je sais de la violente apparition qui se trouvait juste devant le feu. Ce devait être un membre de l'équipe de lutte contre l'incendie qu'on avait ramassé dans un bar à Butte. Je ne l'avais jamais vu avant et je ne l'ai jamais revu depuis. C'était peut-être un ivrogne, que la soif avait rendu fou. C'était peut-être un mineur qui avait la tuberculose et dont les parois des poumons s'effondraient peu à peu à cause de la chaleur de l'air qu'ils essayaient d'inspirer. Peut-être même que quelque chose le traquait, outre l'incendie, et qu'il essayait de ne pas se faire rattraper, quelque chose de terrible qu'on lui avait fait subir et qu'il méritait, avant même qu'on l'envoie au feu. Dans l'un ou l'autre de ces cas, juste au bon moment, j'ai dû lui apparaître dans la fumée, jeune, paralysé et incapable de riposter quoi qu'il fasse, alors il ne s'est pas gêné.

Là-haut, la crevasse dans l'à-pic rouge s'ouvrait de temps en temps. À l'entrée, une silhouette reculait et montait au ciel jusqu'à se suspendre telle une chauve-souris au plafond d'une caverne. Il m'observait toujours, mais je ne sais pas ce qu'il espérait voir. Finalement, il s'est retrouvé accroché tête en bas par les griffes.

Je n'ai pas de souvenirs précis de l'escalade du restant de la crête, hormis qu'une fois au sommet, j'ai dû éteindre le feu qui consumait mes lacets. Je n'ai pas pensé à l'équipe ni à l'endroit où je pouvais la retrouver. Je n'ai pas pensé au fantôme. En haut, pendant un certain temps,

je n'ai pu penser à rien de ce qui se trouvait dans mon dos. Je n'ai pensé qu'à ce qui se trouvait face à moi, et le lieu le plus proche était une cabane au principal confluent de Fish Creek, où mon père et moi étions venus pendant les deux dernières saisons de chasse. Elle était tenue par une femme, Mme Brown, qui ressemblait un peu à ma mère, en version autochtone, avec des pattes d'oie au coin des yeux. En outre, elle était excellente tireuse, et si un hôte ne ramenait pas de cerf, elle s'absentait une heure ou deux le matin de son départ pour lui en tuer un. Je me dis que si je suivais la crête en amont et que je redescendais en direction de la rivière là où se trouvait sa cabane de chasse, Mme Brown pourrait m'aider, même si j'étais en bien mauvais état. J'ai pensé qu'elle pourrait même tuer un cerf pour moi, puis je me suis dit, non, tu te trompes, tu n'as pas besoin d'un cerf, mais vas-y donc. Tu as besoin d'aide.

Maintenant que j'avais repris mes esprits, j'étais de nouveau épuisé. Mme Brown aide les hommes qui ne peuvent pas se prendre en charge, me suis-je dit, et je suis fatigué au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. La nuit tombait quand je suis arrivé à 300 mètres de chez elle. Puis j'ai expulsé la fatigue de mes pensées et j'ai couru sur la dernière portion pour être à l'heure, bien que la notion de temps ait été un vestige du passé sans plus de signification. Je ne me suis pas effondré, mais j'ai chancelé sous l'effet du courant d'air lorsqu'elle a ouvert la porte.

Elle n'a pas posé de questions. Elle a dit avec calme : « Viens t'allonger. Tu es tout blanc. » J'étais déconcerté. J'étais certain d'être tout noir. « Non, a-t-elle insisté, tu es tout blanc. »

Elle a tâté de l'eau dans un seau, qui était évidemment tiède, alors elle est descendue jusqu'à la rivière pour en puiser de la fraîche. Puis elle a dit : « Je t'ai demandé de t'allonger. » Elle n'avait toujours pas posé de questions. Quand on a passé sa vie dans une cabane, on sait qu'il y a des moments où il faut passer à l'action avant d'essayer de comprendre quoi que ce soit.

Elle m'a aspergé d'eau froide, encore et encore, prenant mon pouls à chaque fois. Puis elle l'a pris une dernière fois, elle a hoché la tête et m'a versé une grande louche d'eau sur la tête pour me signifier que ma convalescence était terminée. Elle a boutonné ma chemise en disant : « Quand tu iras chasser le cerf cet automne, tu connaîtras tes limites. »

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle a tenté de savoir ce qui s'était passé et comment j'étais arrivé là. « Tu as essayé d'arrêter le feu ?

– Madame Brown ? » ai-je demandé. Puis j'ai terminé ma question : « Madame Brown, est-ce que c'est vous qui l'avez allumé ?

– À la prochaine saison de chasse, tu n'auras aucun problème à connaître tes limites », m'a-t-elle rassuré.

Je savais qu'elle n'en dirait pas plus et qu'il valait mieux arrêter là mes interrogations.

« Pour un pasteur, ton père est très adroit avec un fusil. »

Je lui ai dit : « Il est aussi très bon avec une mitrailleuse. »

Puis elle a ajouté : « Je vais lui écrire demain pour lui apprendre ce qui s'est passé. »

Je lui ai dit : « Laissez tomber. Il sait que je suis assez grand pour m'occuper de moi-même. »

Maintenant que je n'avais plus besoin d'aide, je n'étais pas sûr d'avoir bien fait de lui en demander. Même les

femmes coriaces qui savent se servir d'un fusil deviennent maternelles quand la crise est passée.

« Reste ici et repose-toi jusqu'à demain, m'a-t-elle recommandé. Après, tu retourneras à Lolo pour faire un rapport au poste de garde forestier. »

Après un seau et demi d'eau froide, je n'avais plus besoin d'une mère autochtone et j'ai voulu le signifier clairement. Je lui ai dit, même si elle maniait bien le fusil : « Merci, je vais rester cette nuit, mais demain je retournerai dans la zone de l'incendie pour voir si je peux retrouver les autres. » Je n'ai pas précisé que je voulais surtout voir l'endroit où le feu avait franchi le sentier et où j'avais gravi la pente en le devançant, la peur n'étant qu'une partie de ce qui motive notre fuite – parfois, elle a le mérite de nous faire revenir sur nos pas pour regarder en face ce qui nous effraie.

Le lendemain matin, j'étais très fatigué, et pourtant je me suis précipité à l'endroit où le feu avait enjambé le sentier. À ce moment-là seulement, je me suis rendu compte que si j'avais traversé un feu modéré pour passer de l'autre côté et me retrouver sous les cèdres, je n'aurais pas eu besoin de gravir l'immense pente à toute allure pour sauver ma peau et me faire couper en plein élan par un fantôme.

Je suis retourné plusieurs fois dans ce lieu. À l'automne de cette même année, j'ai dit à mon père : « Allons chasser du côté de Fish Creek, chez Mme Brown. » C'est en chassant, au mois de novembre, que j'ai vu de la fumée s'échapper de trous noirs dans la neige.

Tout en écoutant la factrice m'énumérer les records de chaleur du début du mois d'août 1949, ma mémoire me ramenait à la neige et aux volutes de fumée qui s'en

dégageaient. La nuit, quand la fumée s'est invitée dans mes rêves, j'ai fermé mon chalet et j'ai parcouru en voiture les 250 kilomètres qui me séparaient de Wolf Creek, où j'ai récupéré en passant mon beau-frère qui avait combattu pendant quelques jours l'incendie de Mann Gulch en tant que pompier volontaire. Nous avons emprunté une Dodge au ranch Oxbow parce que nous savions qu'il serait difficile d'aller plus loin. Puis nous avons longé la route boueuse sur la rive est du Missouri jusqu'à atteindre les portes des Rocheuses et Willow Creek, la rivière au nord de Mann Gulch à l'aval de laquelle on avait finalement arrêté l'incendie. La route suivait la rivière pendant un certain temps pour se terminer en cul-de-sac, et l'une comme l'autre avaient été utilisées – avec succès, dans l'ensemble – comme coupe-feu. Les flammes ne les avaient franchies que par endroits, où l'équipe les avait rapidement maîtrisées. Quand nous avons rejoint l'incendie, ceux qui luttaient l'avaient éteint sur plusieurs centaines de mètres en deçà de la route et de la rivière, ils avaient abattu les arbres qui brûlaient encore et les avaient ensevelis ou aspergés d'eau lorsqu'ils se trouvaient à proximité du ruisseau. Comme il n'y avait plus de danger que l'incendie franchisse de nouveau ces lignes, l'équipe de lutte avait poursuivi son chemin et laissé le feu s'épuiser.

J'avais devant moi un monde de cendres encore chaudes qui avaient couvé des poteaux autrefois brûlants. On avait l'impression que ces poteaux noirs étaient nés des cendres grises, résultats de quelque immense effort à l'occasion d'un rapport sexuel aux confins de l'au-delà. Une fois cet immense effort achevé, on a découvert que les poteaux étaient mort-nés et que les cendres elles-mêmes ne vivaient que parce que le vent les

déplaçait. C'était l'amphithéâtre de l'au-delà, l'endroit où la passion avait détruit la vie, mais où la passion dénuée de vie pouvait renaître. Un peu plus loin, dans l'incendie, un poteau noir explosait de temps à autre et engendrait une progéniture de flammes. Une paroi se déchirait pour libérer un arbre enflammé qu'elle avait retenu dans une crevasse secrète et le jetait en sacrifice sur les rochers plus bas, où la victime perdait la vie dans une explosion de flammes et de passion. Sur les coupe-feu de l'enfer, l'activité sexuelle semble avoir disparu pour toujours avant d'entrer brusquement en éruption, et après le passage d'un gigantesque feu de forêt ne restent que des cendres chaudes, des poteaux autrefois brûlants et la passion dans la mort.

Pas très loin, en amont de la rivière, mon beau-frère a garé la Dodge. Devant nous, la rivière coulait juste au bord de la route et, debout dans l'eau, se trouvait un cerf terriblement brûlé. Il buvait sans doute depuis un long moment. Il était probablement dans le même état que les deux pompiers parachutistes, Hellman et Sylvia, qui ne sont pas morts sur le coup et n'ont jamais pu étancher leur soif ; ils buvaient à chaque fois qu'ils en avaient l'occasion, jusqu'à en avoir mal au ventre.

Le cerf était imberbe et violacé. Là où la peau s'était déchirée, la chair apparaissait par plaques. Pendant un moment, il n'a pas levé les yeux. Il devait être comme Joe Sylvia, brûlé si profondément qu'il en était devenu euphorique. Quand un arbre a explosé non loin et a été projeté telle une victime au pied d'un à-pic, le cerf a enfin relevé la tête et nous a lentement étudiés. Ses yeux ressemblaient à des ampoules rouges qui éclairaient les longs poils bordant ses paupières.

Comme nous étions en août, nous n'avions pas pensé à prendre un fusil, nous n'avons pas pu le traiter comme un être vivant et l'abattre.

Tout en continuant à nous observer, il a de nouveau baissé la tête pour se remettre à boire. Puis il nous a reconnus, ou alors il a eu mal au ventre.

Il a trotté jusqu'à la berge, il a retrouvé son aplomb et s'est éloigné dans un bond euphorique. S'il l'avait pu, il aurait probablement dit, comme Joe Sylvia : « Je vais parfaitement bien. » Son système sensoriel, comme celui de Joe Sylvia, s'était sans doute déversé dans son sang et commençait à obstruer ses reins.

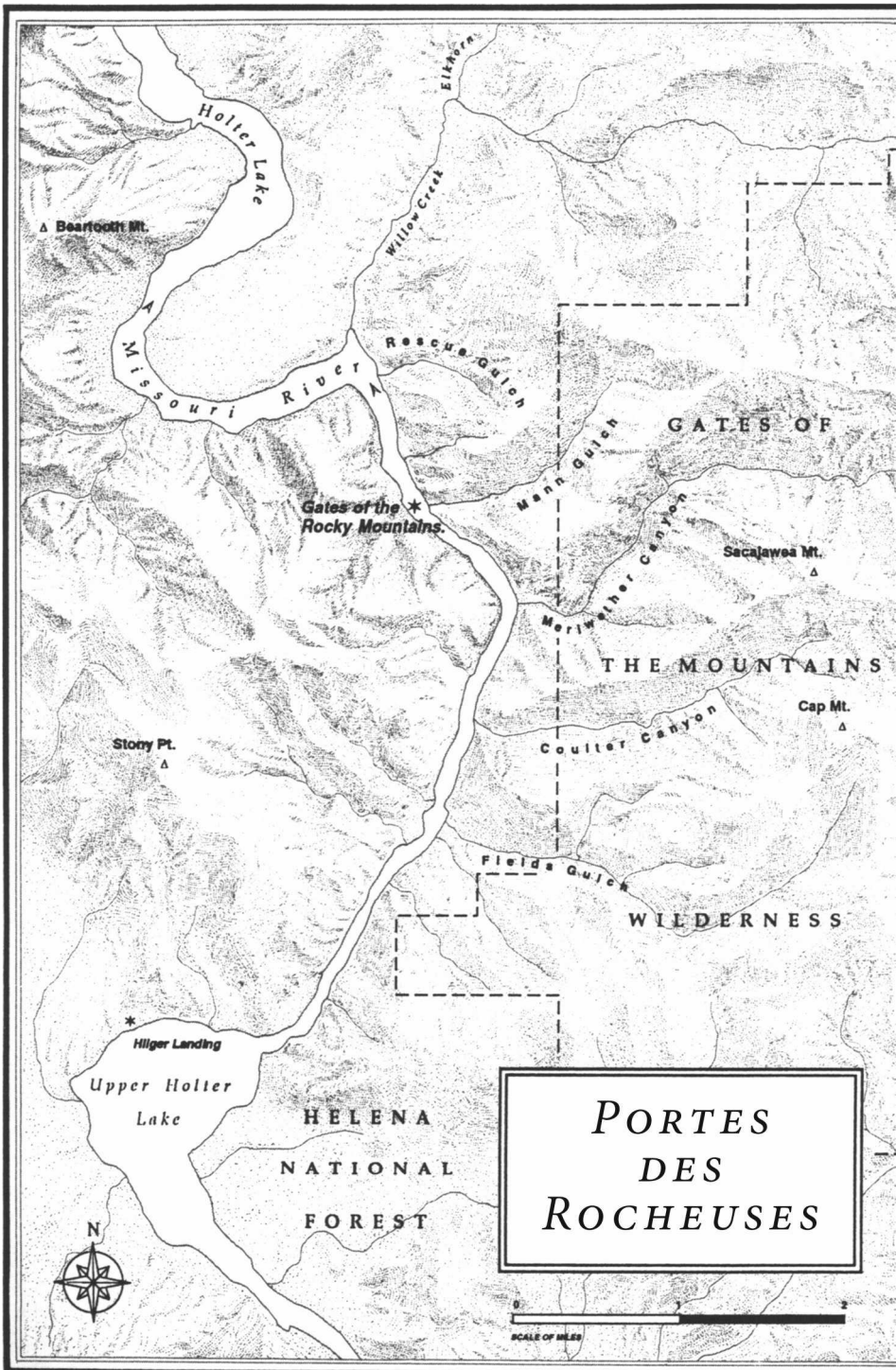
Puis, au lieu de sauter, il a foncé tête baissée dans le premier tronc d'arbre abattu devant lui.

Se maudissant lui-même, mon beau-frère a lancé : « J'ai oublié de mettre un fusil à l'arrière de la camionnette. »

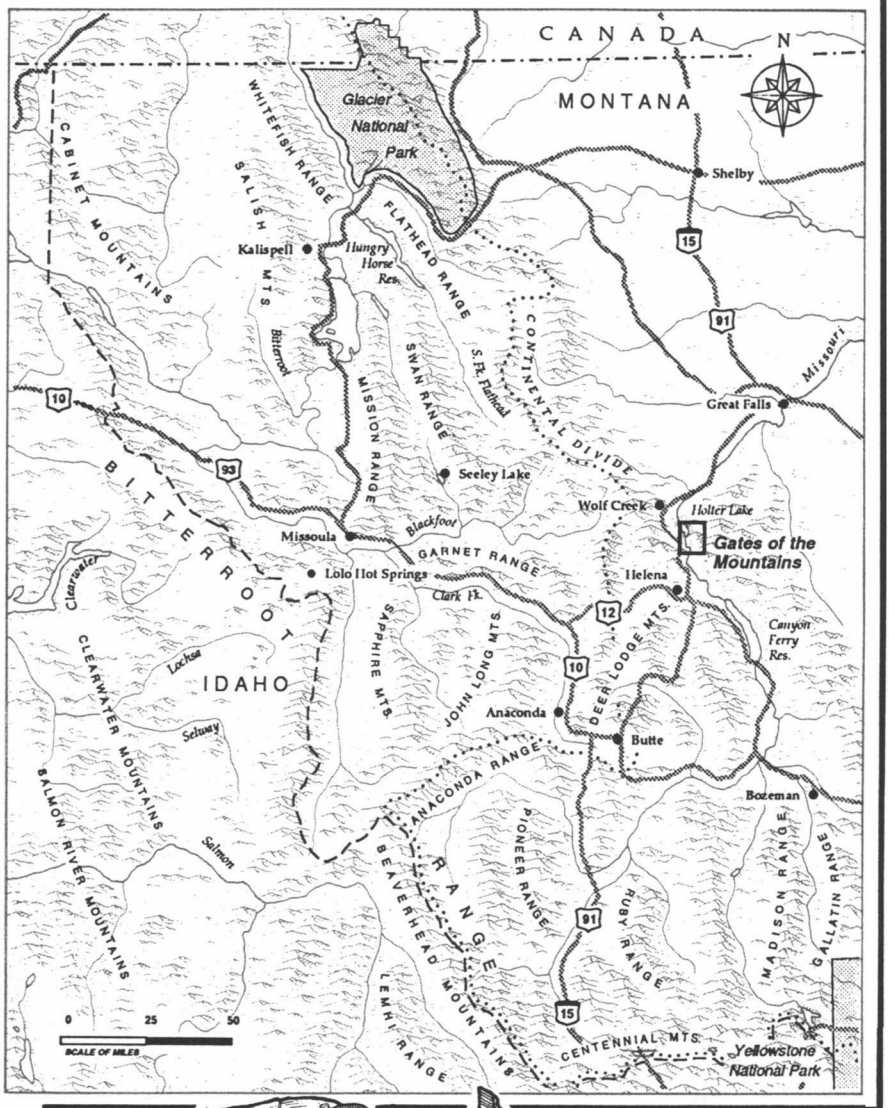
Le cerf était allongé là et tournait la tête pour nous chercher, mais à demi assommé par la collision avec le tronc d'arbre, il ne nous a sans doute pas vus. Il ne voyait sans doute rien – il bougeait la tête d'avant en arrière comme s'il essayait de se rappeler dans quelle direction il nous avait aperçus pour la dernière fois. Soudain, ses yeux se sont éteints – en un éclair, un excès de lumière a brûlé les filaments des ampoules qui sont lentement passées du rouge au noir. Elles se sont assombries et ont cessé d'éclairer les longs poils de ses paupières. Puis le cerf a posé la tête sur le tronc d'arbre qu'il n'avait pas vu et qu'il n'avait pas pu franchir.

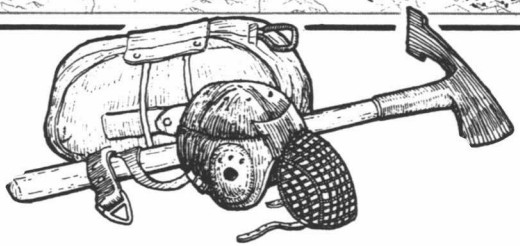
Cette première visite à Mann Gulch fait partie intégrante de mon récit de l'incendie.

Première partie



TOM WILLCOCKSON


CANADA
N
MONTANA
Glacier National Park
Shelby
Kalispell
Hungry Horse Res.
WHITEFISH RANGE
SALISH MTS.
CABINET MOUNTAINS
FLATHEAD RANGE
CONTINENTAL DIVIDE
S. Fk. Flathead
Missouri
Great Falls
Bitterroot
MISSION RANGE
SWAN RANGE
Seeley Lake
Wolf Creek
Holter Lake
Gates of the Mountains
Blackfoot
Missoula
GARNET RANGE
Helena
Clearwater
Lolo Hot Springs
Clark Fk.
BITTERROOT
SAPPHIRE MTS.
JOHN LONG MTS.
DEER LODGE MTS.
Canyon Ferry Res.
IDAHO
Lochsa
CLEARWATER MOUNTAINS
Anaconda
Butte
Selway
ANACONDA RANGE
Bozeman
BALMON RIVER MOUNTAINS
Salmon
PIONEER RANGE
BEAVERHEAD MOUNTAINS
RANGE
RUBY RANGE
MADISON RANGE
GALLATIN RANGE
LEMHI RANGE
CENTENNIAL MTS.
Yellowstone National Park
0 25 50
SCALE OF MILES



1

En 1949, les pompiers parachutistes n'étaient pas très loin de leur activité d'origine, à savoir des cascadeurs qui se jetaient d'un avion pendant les foires, juste pour le plaisir, sauf qu'ils empochaient quelques dollars et s'épargnaient les frais d'hôpital. À cette époque, ils étaient convaincus d'être les meilleurs combattants du feu du Service des forêts des États-Unis et, bien que très efficaces, en particulier contre certains types d'incendies, ils auraient dû garder à l'esprit qu'ils étaient des nouveaux venus dans cet exercice très ancien qu'est la lutte contre les feux de forêt. Le premier saut en parachute sur un incendie de forêt avait eu lieu en 1940, et on avait structuré l'exercice un an plus tard ; cela faisait donc neuf ans à peine qu'il existait une profession s'attaquant à trois des quatre éléments de l'univers en simultané – l'air, la terre, le feu – et qui, dans un seul et même geste, requérait de tomber du ciel pour atterrir sur la cime d'un arbre ou une paroi, puis d'aller creuser, comme ils se vantaient de pouvoir le faire, une tranchée autour du feu, le tout avant dix heures le lendemain matin. En 1949, les pompiers parachutistes étaient encore si jeunes qu'ils appelaient avec tendresse tous les incendies sur lesquels ils sautaient

des « feux de dix heures », comme s'ils les avaient déjà maîtrisés avant même d'avoir sauté. Ils étaient encore si jeunes qu'ils n'avaient pas appris à évaluer les risques et ne savaient pas que l'univers leur réservait une tragédie.

Il est vrai cependant qu'aucune autre avancée technique ne modifierait autant les méthodes de détection et de lutte contre les incendies que l'avion, qui est apparu au début du siècle à peu près en même temps que le Service des forêts (1905). Les deux guerres mondiales ont précipité l'utilisation des avions dans la lutte contre les incendies. En 1917, le garde forestier en chef Henry S. Graves a consulté l'état-major de l'armée de l'air pour savoir si leurs avions pouvaient patrouiller au-dessus des forêts de l'Ouest. À partir de 1925, le Service des forêts a mobilisé des avions pour localiser les incendies plus rapidement et efficacement que ne le permettaient les postes d'observation épars. En 1929, des avions parachutaient des vivres aux combattants du feu, et on envisageait de parachuter des hommes, mais en raison d'obstacles tant psychologiques que techniques, il a fallu plusieurs années d'expérimentation et d'entraînement pour que le premier parachutage sur un feu de forêt ait lieu. L'un des deux premiers hommes à sauter était Earl Cooley, l'observateur du C-47 qui transportera les pompiers parachutistes au-dessus de l'incendie de Mann Gulch et qui, en tant qu'observateur, donnera une tape sur le mollet gauche à chaque parachutiste au moment de s'élancer dans le ciel.

Pour le gouvernement et l'opinion publique, le principal barrage psychologique était le suivant : on pensait que la plupart des parachutistes étaient un peu cinglés, et c'était sans doute le cas. En 1935, Evan Kelley, du Service des forêts du secteur 1 (dont le quartier général se trouvait dans le Montana, à Missoula, et qui deviendra une

des plus importantes bases de pompiers parachutistes), excluait de faire sauter des hommes sur des incendies : « D'après les pilotes les plus expérimentés, les parachutistes sont plus ou moins fous – un peu déséquilibrés, sinon ils ne prendraient pas autant de risques. » Cela ne fait aucun doute que, parmi les hommes frappés par le complexe d'Icare, on retrouvait ceux qui sautaient des avions lors de foires et les cascadeurs qui faisaient la même chose au cinéma. Un an à peine avant l'analyse de Kelley, le cascadeur californien Frank Derry, en manque d'argent, avait eu l'idée de sauter en parachute habillé en père Noël. Son atterrissage était parfait, ce qui a séduit les commerçants de Los Angeles, et il a définitivement quitté l'usine pour rejoindre un cirque qui tournait dans l'Ouest et devenir l'un des neuf premiers pompiers parachutistes, l'un des meilleurs instructeurs et l'un des arrimeurs les plus reconnus, améliorant considérablement les parachutes ainsi que les tenues.

La plupart des gens sont plus ou moins touchés par le complexe d'Icare et, comme les pompiers parachutistes, rêvent d'arriver sur terre par le ciel. Dans ma ville de Missoula, les aînés entraînaient leurs petits frères à sauter du toit des granges en utilisant des sacs de jute en guise de parachutes. Les grands frères soutenaient que leurs cadets devaient sauter parce qu'étant plus petits, ils mettaient plus longtemps à atteindre le sol, ce qui permettait à leur sac de jute de s'ouvrir et de ralentir la chute. Dès le départ, les pompiers parachutistes avaient en grande quantité ce que nous possédons tous un peu. Les hommes naissent égaux, car ils naissent tous un peu fous, certains plus que d'autres. Ces derniers ont ouvert la voie aux pompiers parachutistes, et il en a toujours fallu un grand nombre pour la suivre.

Heureusement, la plupart de ceux qui sont animés par le complexe d'Icare sont, contrairement à ce dernier, étrangement habiles et se sont longuement penchés sur la question de la sûreté lors de l'atterrissage. Même le plus célèbre des excentriques, Léonard de Vinci, l'a étudiée. Mais ce n'est qu'en 1783 que le physicien français Louis-Sébastien Lenormand a effectué le premier saut en parachute réussi, du haut d'une tour, et jusqu'en 1930 le parachute en tant que moyen de transport aérien souffrait encore de nombreuses lacunes, dont certaines ont été comblées ou arrangées par Frank Derry en personne, le parachutiste-père Noël également doué en mécanique. L'un des plus grands défauts du parachute était le suivant : en raison de sa structure parabolique, il descendait en oscillant d'un côté puis de l'autre. Pendant la chute, l'air s'y engouffrait, et comme aucune ouverture n'évacuait l'air, le parachute penchait d'un côté jusqu'à ce que le trop-plein d'air s'échappe, puis il basculait de l'autre pour libérer l'excédent d'air accumulé au cours de ce mouvement de balancier. Avant qu'on puisse considérer le parachute comme un moyen de transport aérien raisonnablement fiable, il a fallu supprimer le mouvement de balancier et mettre au point un système de manœuvre, de façon à ce que les pompiers parachutistes et leur matériel puissent atterrir à un endroit précis, à proximité de l'incendie, plutôt qu'éparpillés sur les montagnes avoisinantes.

Le parachute mis au point par Frank Derry a constitué l'équipement standard pendant de nombreuses années et c'est celui qui a été utilisé à Mann Gulch. Le balancement avait été réduit grâce à trois ouvertures par lesquelles l'air pouvait s'échapper – l'une au sommet et deux fentes de chaque côté. À l'extérieur, attachées aux fentes, il y avait

les « queues » : des morceaux de nylon qui jouaient le rôle de gouvernail pour rediriger l'air qui s'échappait, et des suspentes y étaient attachées de façon à ce que le parachutiste puisse donner la direction. Ce n'était ni très sécurisé ni très précis, mais c'était toujours mieux que le matériel d'Icare. Le parachute descendait à une vitesse de sept ou huit nœuds et, dès qu'il le pouvait, le parachutiste levait le visage au vent et regardait par-dessus son épaule pour vérifier, entre autres, qu'il n'était pas en train de s'écraser contre une paroi.

Frank Derry, ses deux frères et d'autres parmi les premiers pompiers parachutistes n'ont pas seulement apporté des améliorations considérables au parachute : ils ont rapidement mis au point une tenue sécurisée, spécialement conçue pour sauter dans des forêts en montagne – casque de football américain muni d'un épais treillis en métal, combinaison avec doublure en feutre, et « absorbeurs de choc » du genre chevillères, coquilles de protection, ceintures dorsales et abdominales, ainsi que de grosses bottes de garde forestier (les bottes de Spokane, à Washington, étant les meilleures du marché). Les deux frères de Frank Derry étaient très efficaces, mais rester en place n'était pas leur genre, et ils n'ont pas traîné longtemps chez les pompiers parachutistes. Frank, lui, a tenu plus longtemps ; puis il a acheté un bar tout près et il est devenu son plus fidèle client.

Jusqu'ici, nous avons évoqué le saut des pompiers parachutistes et non le feu lui-même. En 1949, un grand nombre d'anciens du Service des forêts croyaient encore que Dieu avait voulu qu'il n'y ait qu'une seule bonne façon de combattre un feu de forêt : se tuer à la tâche en y allant à pied. Pour ces anciens, les pompiers parachutistes sortaient tout droit d'un numéro de cirque bien que, de